

# Le régiment de Wattewille au service de l'Angleterre

Autor(en): **Schaller, H. de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **2 (1894)**

Heft 12

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-4365>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# REVUE

## HISTORIQUE VAUDOISE

---

### LE RÉGIMENT DE WATTEVILLE AU SERVICE DE L'ANGLETERRE

(Suite et fin).

Le régiment de Watteville ne prit aucune part à la campagne d'Égypte de 1807 dont nous avons parlé dans l'histoire du régiment de Roll. Il demeura en garnison à Melazzo, dans le nord de la Sicile, et son commandant en profita pour se rendre, le 15 mai, à Berne, où il se maria avec Mlle Sophie de Tavel.

Quelques officiers de son régiment avaient couru un grand danger à Malte, pendant l'insurrection du régiment du comte Tulliers de Froberg<sup>1</sup> au service d'Angleterre. Ce régiment n'avait aucune cohésion. Il était composé de Slaves, d'Allemands, d'Albanais, de Monténégrins, de Grecs, et il était en outre fort mal commandé. Froberg ne s'en occupait guère; il abandonnait la direction au major Schumlhetel et à son adjudant Schwarz. Le corps d'officiers, au lieu de s'occuper du bien-être et de la discipline de la troupe, avait recours aux peines les plus sévères, telles que le supplice du chat à 9 lanières, et il se rendait coupable d'injustices criantes.

<sup>1</sup> Les ruines de Froberg, en français Montjoie, et le château de Vaufrey, résidence des Froberg, sont situés entre St-Hippolyte et Porrentruy, en Franche-Comté.

Quelques officiers suisses, tels que Louis et Frédéric de Watteville, anciens officiers du régiment de Rovérea, Segesser, Muller-Friedberg, le capitaine Muralt, de Berne, faisaient exception et ne cessaient de signaler les germes de dissolution qui fermentaient dans la troupe. Le régiment, fort de 800 hommes, était préposé à la garde du fort Ricazzoli. Le 26 juin 1807, les officiers dinaient à leur mess, lorsqu'on vint leur annoncer que le régiment venait de se mutiner à l'instigation d'un certain Grec, Anastasios Teremachos, et que le major et l'adjutant détestés étaient massacrés par les mutins. Aussitôt le capitaine de Muralt et le lieutenant de Watteville, les officiers les plus aimés du régiment, se précipitent dans le fort et cherchent à calmer leurs hommes, mais ils sont de même massacrés. Teremachos était un jeune homme beau, énergique, d'une éducation distinguée, et d'une bonne famille des îles de l'Archipel. Il avait pris du service dans l'espoir d'obtenir un brevet d'officier. Trompé par des promesses fallacieuses, il végétait dans une position inférieure et venait de subir une peine humiliante. C'en était trop pour son orgueil et il n'eut pas de peine à soulever tous ses compagnons du régiment de Froberg. Il s'enferma dans le fort avec eux, et il avait des vivres pour une huitaine de jours ; il refusa de céder à toutes les sommations et déclara au gouverneur général Vilette qu'il ne se rendrait qu'à une seule condition, le licenciement immédiat du régiment et l'amnistie absolue des révoltés. Vilette ne voulut pas y consentir, mais il promit la vie sauve à ceux qui se rendraient. Après plusieurs jours de négociations et un assaut qui fit tomber une centaine de prisonniers aux mains des

Anglais, 380 hommes se décidèrent à capituler, mais Teremachos avec 150 hommes des plus déterminés resta dans le fort et fit connaître au gouverneur que si, à 3 heures de l'après-midi, ses conditions n'étaient pas acceptées, il mettrait le feu au magasin à poudre et ferait ainsi sauter la ville. Teremachos était d'un caractère à tenir parole. Vilette le savait et, n'ayant pu s'emparer du fort Ricazzoli, il ne lui resta plus qu'à attendre l'événement. La garnison fut alarmée, mais le public ne se doutait encore de rien lorsqu'au coup de 3 heures, une explosion formidable se fit entendre ; le ciel s'obscurcit, le sol trembla à plusieurs kilomètres à la ronde, la ville fut criblée d'éclats de pierres et d'obus, plusieurs personnes furent tuées, la mer elle-même bouillonna dans une effroyable tourmente. Après le premier moment de stupeur, les troupes montèrent à l'assaut du fort, mais l'on n'y trouva aucun cadavre des insurgés. Ceux-ci s'étaient glissés, au moment de l'explosion, dans une excavation de rochers qui surplombe la mer, et ils arrivèrent, après mille dangers, sur la côte où ils avaient préparé des barques pour leur évasion. L'explosion avait détaché les amarres et les embarcations avaient disparu. Les fugitifs, après avoir erré plusieurs nuits dans l'île, finirent par tomber entre les mains des troupes de la garnison. Le général Vilette ne leur fit aucun quartier. Du reste, Teremachos et ses compagnons avaient refusé de demander leur grâce. Cent quatre-vingt-six insurgés furent fusillés debout et achevés à coups de baïonnette. Ce fut un vrai massacre qui fit une impression ineffaçable sur les officiers témoins de cette scène de carnage. Frédéric de Kirchberg en a rendu compte dans ses



mémoires publiés par M. de Tscharnier de Wildberg. Le régiment de Froberg fut dissous et les 300 soldats qui avaient fait leur soumission furent grâciés. Les autres prisonniers furent sévèrement punis et disséminés dans divers régiments anglais. L'exemple était terrible et de nature à stimuler le zèle des chefs de corps pour prévenir de semblables désordres ; mais ce n'était nullement nécessaire pour le régiment de Watteville, où régnait la plus parfaite discipline.

Vers la fin d'octobre 1807, le régiment fut transféré à Gibraltar, et, en 1808, il revint en Sicile. Le 13 mars, il se trouvait à Messine, puis à Santa-Lucia où il resta jusqu'en septembre. Les deux compagnies de fusiliers de Courten et de Bersy furent envoyées, comme renfort, à l'île de Capri, mais elles arrivèrent trop tard pour secourir la garnison. L'île était déjà tombée, le 5 octobre 1808, entre les mains des Français par suite d'un hardi coup de main que nous avons relaté dans notre Histoire des troupes suisses. La paix conclue le 5 janvier 1809 entre l'Angleterre et la Turquie, ainsi que la nouvelle guerre déclarée par Napoléon à l'Autriche permirent aux Anglais de reprendre les hostilités dans la Méditerranée. Le lieut.-colonel de Watteville, avec 6 compagnies de son régiment, furent expédiés dans le golfe de Gaëte, et, le 25 juin, les Anglais ouvrirent le feu contre l'île d'Ischia qui tomba sans grande résistance entre leurs mains. Le 26, ils s'emparèrent de l'île de Procida et détruisirent une vingtaine de navires français sur la côte de Naples, mais là se bornèrent leurs succès. Le lieut.-colonel Smith avait échoué dans sa tentative de descente sur les côtes de Calabre confiées à la

vigilance du 1<sup>er</sup> régiment suisse au service de France. A la nouvelle de la victoire de Wagram, les Anglais se réfugièrent de nouveau en Sicile, abandonnant, le 26 juillet, les îles d'Ischia et de Procida aux Français.

En décembre 1809, la capitulation de 7 années était expirée, et beaucoup d'hommes avaient droit à leur congé, mais la difficulté de rentrer dans leurs foyers les retint sous les drapeaux. Du reste, si le corps d'officiers était entièrement suisse, il n'en était pas de même des soldats recrutés en partie parmi les prisonniers de guerre. Sur 908 hommes, le régiment comptait à cette époque 156 Suisses, 231 Allemands, 120 Italiens, 238 Polonais, Hongrois et Russes, 40 Français, 39 Grecs, 10 Belges ou Hollandais. On ne doit pas perdre de vue, en effet, que la capitulation était prohibée en Suisse et le recrutement sévèrement interdit. La discipline était difficile à maintenir, en temps de paix, dans une semblable troupe. Les officiers commençaient à se démoraliser et à se livrer à l'insouciance. Les duels étaient fréquents. Beaucoup cherchaient à se soustraire aux mess des officiers pour vivre selon leur bon plaisir. Le lieutenant-colonel avait sans cesse à lutter contre ces difficultés, et ses efforts furent couronnés de succès. Il établit une bibliothèque pour les officiers, une école sous la direction de Fr. Vogt, pour les sous-officiers et les soldats. La troupe avait été équipée à neuf et il lui fut adjoint un corps de 14 musiciens. Des exercices fréquents et des bains de mer tenaient la troupe en haleine. Enfin le 18 septembre 1810, le débarquement en Sicile d'un corps de 4000 Français, commandés par le général Cavaignac, vint rompre la monotonie de la vie de

garnison. Le lieutenant Rodolphe de Steiger, de piquet au couvent de St-Placide, près de Messine, donna l'alarme et permit aux Anglais de s'opposer à la marche de ce corps d'avant-garde qui laissa un millier de prisonniers entre leurs mains. Le régiment de Watteville fut autorisé à en recruter 500, en partie Polonais et Hongrois, en sorte que son effectif se trouva, en 1811, porté à 1410 hommes et à 42 officiers. En septembre 1810, le lieutenant-colonel de Watteville devint colonel du régiment, son oncle Frédéric de Watteville ayant été promu, l'année précédente, au grade de major général.

Le 15 août 1811, lord Bentick, qui avait succédé au général Stuart dans le commandement de l'armée de Sicile, ordonna au régiment de Watteville et au 39<sup>e</sup> régiment de ligne anglais de se rendre en Espagne, et le 3 octobre, ils débarquaient dans la baie de Gibraltar pour passer sous les ordres de Wellington. Le régiment n'eut pas la chance de prendre une part très active aux grandes opérations militaires de la campagne. Le 10 octobre, il vint renforcer la garnison de Cadix bloquée par l'armée française du maréchal Victor. Le colonel de Watteville reçut du général Cooke le commandement d'une brigade composée du 2<sup>e</sup> bataillon du régiment de ligne n<sup>o</sup> 67, d'un détachement du régiment n<sup>o</sup> 87, de 2 compagnies de chasseurs britanniques, d'un bataillon de recrues allemandes et de 5 compagnies de son régiment, tandis que les 6 autres compagnies furent envoyées dans l'île de Léon, sous le commandement du lieutenant-colonel Victor de Fischer. Le colonel Vigo Roussillon raconte, dans ses mémoires publiés à Paris en 1891, qu'il dut au colonel suisse un adoucissement dans sa captivité

et, peu après, son élargissement par échange. Le grand nombre de prisonniers de guerre qui se trouvaient à Cadix fournit de nouvelles recrues au régiment qui put ainsi former une 12<sup>e</sup> compagnie sous les ordres du capitaine Louis Ployard. Le voisinage des Français favorisait sans doute les désertions de soldats recrutés parmi des hommes de tant de nations diverses. Ceux qui passaient à l'ennemi et tombaient entre les mains des Anglais étaient impitoyablement pendus. Les simples déserteurs étaient expédiés aux colonies.

En décembre 1811, Watteville échangea sa brigade de Cadix contre celle de l'île de Léon, composée de 6 compagnies de son régiment, 2 compagnies anglaises, 2 compagnies de chasseurs britanniques et du régiment portugais n<sup>o</sup> 20, tandis que le major de May prit le commandement de l'autre moitié du régiment restée à Cadix. Vers la fin de janvier 1812, ce détachement fut transféré par mer, à Carthagène menacée par les Français, mais les brillants succès de Wellington dans la péninsule forcèrent bientôt ceux-ci à évacuer l'Andalousie et à lever le siège de Cadix. May resta en garnison à Carthagène jusqu'en mars 1813. Le brave capitaine Sturzenegger y mourut le 28 septembre 1812, et il fut remplacé par le lieutenant Charles de Stürler, auquel succédèrent les lieutenants François Rigaud et Joseph Pelican.

Dans l'intervalle, la Diète helvétique, sous la pression de Napoléon, avait, le 8 juillet 1811, décrété que tous les Suisses au service de l'Angleterre devaient rentrer dans leur patrie sous peine de confiscation de leurs biens et de la perte de leurs droits de cité. Le colonel de Watteville en profita



pour demander un congé et se rendre à Londres, afin de négocier avec son oncle la cession du régiment, avec l'agrément du ministère anglais. Le transfert eut lieu le 7 mai 1812 par suite de la démission du général Frédéric de Watteville et de son retour en Suisse. Ce dernier mourut en 1838 à Murifeld, près de Berne, à l'âge de 84 ans. Le nouveau colonel propriétaire fit venir à Londres sa famille qui était encore à Messine et débarqua à Falkmouth le 12 juillet 1812. Le 11 décembre suivant, Watteville rentrait à Cadix après 39 jours de traversée et, à la tête de la brigade étrangère, il eut l'honneur de manœuvrer et de défiler devant le généralissime Wellington. Cent grenadiers de son régiment, avec le drapeau, formèrent la garde d'honneur du général, auquel fut offert un grand banquet suivi d'un bal où se trouvaient tous les officiers supérieurs.

Le 7 mars 1813, les compagnies détachées à Carthagène rentrèrent à Cadix, et le régiment se retrouva au grand complet. Le lieutenant Pierre-Louis de Rovéréa donna sa démission pour épouser une Andalouse dont il eut deux fils qui servirent plus tard à Naples dans le régiment bernois. Ce lieutenant était cousin du capitaine Alexandre de Rovéréa qui s'était distingué à la bataille de Maïda, passa en octobre 1809 dans l'état-major anglais, se couvrit de gloire comme adjudant à la bataille d'Albuhéra (16 mai 1811), fut nommé lieut.-colonel par Wellington, le 21 juillet 1813, ensuite de sa brillante conduite à la bataille de Vittoria, et fut enfin tué, le 28 juin 1813, à l'affaire de Vilalba, près de Pampelune, dernier combat livré par le maréchal Soult sur terre espagnole. Cette mort fut

un grand chagrin pour son père Frédéric de Rovéréa, colonel de la légion fidèle, dont il était le fils unique.

Le 13 mars 1813, le colonel de Watteville reçut l'ordre de se transporter avec son régiment au Canada. L'embarquement de ce régiment et du 29<sup>me</sup> de ligne anglais eut lieu, à Cadix, le 5 avril, sur le *Plantagenet*. Watteville comptait 42 officiers, 1414 sous-officiers et soldats, 8 employés civils, 45 femmes et 32 enfants d'officiers et de soldats ; total, 1541 personnes. On laissa à Cadix 65 invalides, 15 malades aux hôpitaux et 18 hommes dont l'engagement était expiré.

Le 4 avril 1813, le major-général Cooke remit au colonel un ordre du jour décernant aux officiers et soldats du régiment, le témoignage de son entière satisfaction, pour sa discipline et son excellente conduite pendant tout le temps qu'il avait servi sous ses ordres. Il regrette vivement de se séparer de ce corps d'élite et lui souhaite de brillants succès sur de nouveaux champs de bataille.

Vers la même époque, le régiment de Meuron s'embarquait à Malte pour la même destination. Ce régiment, dont l'histoire a été publiée par M. de Meuron allié de Voss, comptait aussi plusieurs officiers de la Suisse romande. Le comte de Lenzbourg, blessé à Capri, avait seul pris sa retraite avant le départ du régiment pour le Canada et était rentré à Fribourg.

Les Etats-Unis d'Amérique avaient gardé une stricte neutralité pendant les guerres de l'Empire, et Napoléon avait en vain recherché leur alliance contre l'Angleterre, mais lorsque celle-ci, pour répondre au blocus continental, voulut en 1812



s'attribuer le droit de faire visiter les navires marchands américains par la marine anglaise, le gouvernement de l'Union lui déclara la guerre. Le Canada était dépourvu de troupes, et il ne fut pas difficile aux Américains d'y remporter quelques succès. Les premiers renforts qui arrivèrent en 1813 furent les deux régiments suisses, les régiments de ligne anglais n<sup>os</sup> 29, 41, 89 et 100, le régiment de dragons n<sup>o</sup> 19 et une section d'artillerie, auxquels on adjoignit les bataillons d'infanterie et de chasseurs de la milice nationale. Les événements de cette campagne sont peu connus; aussi le colonel Bürkli leur consacre-t-il deux chapitres pleins d'intérêt. Nous nous bornerons à résumer ici les principaux événements auxquels ont pris part nos compatriotes.

Le 17 mai 1813, le régiment de Watteville avait débarqué à Halifax, dans la Nouvelle-Ecosse; le 6 juin, il arrivait, par le fleuve St-Laurent, à Québec, avec le 89<sup>e</sup> de ligne, et il y trouva un équipement neuf, qui lui était expédié de Londres par le commissaire d'habillement Ridge. Pour remonter le fleuve jusqu'à Montréal, les troupes furent embarquées sur 13 schooners. Le colonel de Watteville se présenta, à Montréal, au général de Rottenbourg, gouverneur militaire du Bas-Canada, afin de prendre ses ordres. Il fut expédié à Kingston, dans le Haut-Canada, où il se trouva sous les ordres du lieutenant-général sir Georges Prevost. Le 8 juillet, le capitaine Haas, de Bienne, mourut et fut remplacé par le lieutenant Mittelholzer. La 6<sup>e</sup> section du régiment, composée des compagnies d'élite, fut capturée par les Américains pendant la traversée. Un sergent et vingt-neuf grenadiers purent seuls

soustraire leur schooner à ce désastre. Ce ne fut qu'en mai 1814 que les 7 autres sous-officiers et 131 soldats, après avoir résisté à toutes les tentatives d'embauchage, furent échangés contre des prisonniers américains.

Le 11 août 1813, le colonel de Watteville fut nommé major-général, et reçut le commandement d'une brigade de milices canadiennes qui, sous les ordres du lieutenant-général Gordon-Drummond, était préposée à la défense d'un territoire très étendu au sud du fleuve St-Laurent. Drummond disposait d'une force d'environ 10,000 hommes ; les généraux américains Wilkinson et Hampton en comptaient 7 à 8000 ; mais ils avaient pour eux les avantages du terrain et les sympathies de la population. Pendant plus d'une année, les belligérants s'observèrent sur terre et sur les lacs, sans en arriver à de sérieux combats. Le 26 octobre 1813, la brigade de Watteville remporta, près du fleuve Outerch, un succès marqué contre une colonne de 1500 Américains, mais il ne put poursuivre ses succès à cause des difficultés du terrain. Bien que séparé de son régiment, Watteville continuait à y vouer toute sa sollicitude. Il envoya des secours à ses compagnies d'élite prisonnières des Américains, ainsi qu'aux femmes des officiers, victimes, en janvier 1814, d'un grand incendie à Montréal.

Le régiment de Watteville avait, par suite de la promotion de son colonel propriétaire, passé sous les ordres du lieutenant-colonel Victor de Fischer, et il faisait partie du corps du major-général Richard Stovin, qui formait l'aile droite de l'armée anglaise, sur le lac Ontario. Son recrutement était devenu excessivement difficile, et le lieutenant

Louis Pillichody, stationné au dépôt du régiment à Lymington, n'avait pas recruté plus de trente-deux hommes en une année. La prime de réengagement fut augmentée afin de retenir sous les drapeaux les hommes dont le temps était expiré.

Pendant que la brigade de Watteville restait en observation à Châteaugay et à Chambly, au centre de l'armée, son régiment sous les ordres du colonel Fischer, avec un détachement de troupes anglaises, fut chargé d'attaquer le fort Oswego, sur la rive méridionale du lac Ontario. Le fort fut enlevé, avec beaucoup de bravoure, le 6 mai 1814, avec une perte de 2 officiers et de 26 soldats. Le capitaine Ledergerw, quoique grièvement blessé, put se rétablir ; le lieutenant Victor de May, né en 1791, mourut le 10 mai des suites de ses blessures à Kingston. C'était le demi-frère du major Rodolphe de May qui l'avait fait passer, en 1812, du régiment de Roll au régiment de Watteville.

La destruction du fort Oswego fut, peu après, compensée par la prise du fort Erié, sur la rive gauche du St-Laurent, par le général américain Scott. Celui-ci, après avoir fait la garnison prisonnière, s'en revenait à Chipperra, lorsqu'il fut attaqué par le général Riall. Les Anglais furent battus et perdirent 500 hommes. A cette nouvelle, le général Drummond accourut à Keenstown avec toutes ses forces disponibles, probablement aussi la brigade de Watteville, et le 25 juillet, il remporta une victoire signalée près de la cataracte du Niagara, sur les Américains forts de 2500 hommes. Le général Scott blessé demeura prisonnier des Anglais et perdit un tiers de son effectif. Les Anglais, de leur côté, perdirent 8 à 900 hommes. Drummond fut

blessé et Riall prisonnier. Le 19 décembre 1813, le régiment de Watteville prit d'assaut le fort Erié qui fut, peu après, repris par les Américains. Le général Drummond, remis de ses blessures, attachait une telle importance à cette position, qu'il pria le gouverneur de Rottenbourg de lui céder le colonel de Watteville pour commander la brigade Stovin, dans laquelle se trouvait son régiment. Le 31 août, il arrivait au camp anglais de Niagara. Quinze jours avant son arrivée, les Anglais avaient tenté une attaque contre le fort Erié. Le lieutenant-colonel Fischer conduisait la colonne d'assaut composée du régiment de Watteville et du 8<sup>e</sup> de ligne, mais il avait perdu 34 morts, 27 blessés et 83 prisonniers ou disparus. Le 17 septembre, les Américains, au nombre de 5000 hommes, tentèrent une sortie sous le commandement du général Brown. Ils réussirent à cerner le régiment de Watteville et à s'emparer de la personne du lieutenant-colonel Fischer, qui n'avait malheureusement pas remarqué les signaux d'alarme du capitaine Weissen, posté sur un arbre. Fischer, grièvement blessé, fut délivré par ses soldats, qui se battirent comme des lions pour sauver leur colonel. Par contre, le major Winter, couvert de blessures, le major Villate et 4 autres officiers blessés, furent emmenés prisonniers par l'ennemi. Le régiment avait déjà perdu 260 hommes, lorsque le gros des troupes anglaises parvint à le dégager. Chaque corps d'armée avait perdu 6 à 700 hommes, mais le fort Erié resta entre les mains des Américains. A la suite de ce succès, les généraux Brown et Izard combinèrent leurs mouvements ; le 13 octobre, ils prirent position près de Chipperra avec 8000 hommes et dirigèrent un

violent feu d'artillerie contre les Anglais. Ils n'osèrent les attaquer de front, mais ils espéraient, en débordant leur aile droite, les contraindre à quitter leur forte position. N'ayant pu y réussir, ils se retirèrent, le 20 octobre, dans leur camp de Long-Point, abandonnant le fort Erié après en avoir détruit les principaux ouvrages. Les hommes du régiment de Watteville furent chargés, sous la direction d'un officier du génie, d'en rétablir les fortifications. Désormais, les forts Erié et Georges servirent aux Anglais de points d'entrepôt et de défense sur la ligne du Niagara.

L'armée anglaise n'avait pas obtenu de résultats aussi favorables dans le Bas-Canada. Elle avait attaqué, au nombre de 10,000 hommes, parmi lesquels se trouvait le régiment de Meuron, le fort Plattsbourg, sur le lac Champlain. En septembre 1814, sa flottille fut détruite et enlevée par l'ennemi sous les yeux mêmes des troupes de débarquement. Le fort ayant reçu des renforts considérables, repoussa les assaillants, et l'armée tout entière fut obligée de battre en retraite par des chemins impraticables, où elle perdit beaucoup de monde sous le feu des bateaux de guerre américains.

Pendant que les succès se balançaient sur les grands lacs et le fleuve St-Laurent, le sort de la guerre devait se décider sur un plus vaste théâtre, à Washington, à Baltimore et à la Nouvelle-Orléans, où les Anglais avaient envoyé des forces considérables, après la chute de Napoléon. La paix fut signée le 14 février 1815, par suite de l'intervention officieuse des grandes puissances. L'Amérique victorieuse sentait le besoin de la paix. Elle consentit à la suppression de la traite des nègres et renonça



à la prétention de faire couvrir la marchandise par le pavillon.

Lorsque la nouvelle de l'armistice arriva au général de Watteville, il se trouvait de nouveau au fort Erié. Le 20 décembre 1814, il se rendit à Montréal, où il trouva toute sa famille réunie. Le 25 février 1815, il reprit, au fort Georges, le commandement de sa brigade, confiée momentanément au lieutenant-colonel Fischer, et le 18 avril suivant, il reçut du général Stovin le commandement de la division où se trouvait sa brigade. Le régiment de Watteville demeura encore quelque temps après la conclusion de la paix à Kingston, sur le lac Ontario, et il fut, malgré l'échange des prisonniers de guerre, réduit à 10 compagnies. Les majors de Courten et Winter prirent leur retraite.

Le 22 mai 1815, le général de Watteville remit, en exécution du traité de paix, le fort Georges aux troupes américaines, et il fut nommé gouverneur général du Haut-Canada avec résidence à Kingston, tandis que le général Drummond succédait au général Prevost, comme gouverneur militaire du Canada. L'Angleterre n'avait plus besoin, en temps de paix, de conserver des troupes étrangères. Au mois de juin 1816, le régiment reçut l'ordre de se rendre à Québec, pour préparer son licenciement qui eut lieu le 24 octobre. Outre les officiers, il ne comptait plus guère que 200 soldats suisses. Le gouvernement anglais offrit des concessions de terres à ceux de ses soldats qui désiraient rester au Canada, 100 arpents aux soldats, 200 aux sous-officiers, 800 à 1000 aux officiers. Odet d'Orsonnens, Théodore de Montenach, du régiment de Meuron, de Bersy, R. de Steiger, Manuel, Ch. de



May, du régiment de Watteville, acceptèrent ces propositions et se marièrent au Canada ; la plupart préférèrent rentrer en Angleterre où les soldats furent congédiés avec une modeste gratification. Les officiers reçurent un traitement de réforme de demi-solde, à la condition de rester à la disposition du ministère anglais en cas de guerre et de ne pas servir dans l'armée d'une autre puissance. Beaucoup entrèrent néanmoins au service de France ou de Hollande. Ainsi finirent les régiments de Watteville et de Meuron. Le général Louis de Watteville rentra à Berne au printemps de 1816. En 1828, il fut chargé de négocier la capitulation militaire de son canton avec le roi de Naples. Il fit partie du Grand Conseil jusqu'en 1831 et mourut à sa maison de campagne de Rubigen en 1836.

Le lieutenant-général de Rottenbourg allié d'Orelli, originaire de Hambourg, avait servi d'abord dans les houssards prussiens, puis il entra, en 1792, au service d'Angleterre où nous l'avons vu, l'année dernière, propriétaire du régiment de Roll. Le 25 juillet 1810, il arriva au grade de Major-général et plus tard à celui de lieutenant-général, commandant les forces anglaises au Canada.

M. le colonel Bürckli a recueilli encore de précieux renseignements sur la plupart des officiers suisses du régiment de Watteville. Nous les résumons, en terminant ce travail, dans l'annexe ci jointe.

H. DE SCHALLER.

---

ANNEXE

*Etat des officiers du régiment de Watteville en avril 1814*

1812.	7 mai.	<i>Colonel.</i>	Louis de Watteville.
1811.	9 mars.	<i>L<sup>v</sup>-colonel.</i>	Victor de Fischer, de Berne, mort en 1819.
1812.	21 mai.	»	Rodolphe de May, de Berne, mort en 1861.
1811.	7 mars.	<i>Majors.</i>	Valentin Winter, du margraviat de Baden.
1812.	21 mai.	»	Charles de Villate, Français.
1813.	4 juin.	<i>Capitaines.</i>	A de Courten, du Valais, major.
1803.	23 juin.	»	Rod. de Bersy, Français, fixé au Canada.
1806.	9 juillet.	»	Pancrace Ledergerw, de St-Gall, colonel fédéral en 1828.
1806.	10 juillet.	»	Frédéric Zehender, mort à Berne en 1823.
1806.	13 novembre.	»	Ferdinand Hecken, Allemand.
1810.	22 mars.	»	Frédérich de Kirchberg, passé à l'état-major anglais; mort à Berne en 1829.
1811.	25 mars.	»	Charles Zehender, mort à Berne en 1847.
1811.	26 mars.	»	Pierre Harting.
1811.	29 août.	»	Louis Ployard, de Genève.
1812.	21 mai.	»	Rod. de Steiger, de Berne; marié au Canada où il mourut en 1847.
1812.	31 décembre.	»	Charles de Stürler, mort à Berne en 1817.
1813.	21 octobre.	»	Ulrich Mittelholzer, d'Appenzell.
1806.	11 décemb.	<i>Lieutenants.</i>	J.-C. Weiss, du Valais.
1807.	17 féBrier.	»	J.-B. Trescon.
1807.	19 février.	»	Louis Rendt, de Hesse-Darmstadt.
1807.	4 mars.	»	Louis Pillichody, d'Yverdon, fils du général Louis Pillichody, attaché en France à l'état-major suisse sous la Restauration.
1807.	5 mai.	»	Louis de Gingins, de Vaud, colonel du 4 <sup>e</sup> régiment suisse à Naples, brigadier; mort en 1874 en son château de La Sarraz.

1807.	6 mai.	<i>Lieutenants.</i>	Albert de Steiger, adjudant du colonel de Watteville; mort à Berne en 1866.
1807.	7 mai.	»	C.-A. de Champeaux, Français.
1807.	9 mai.	»	Jean-Rodolphe de Steiger, frère du précédent; mort à Berne en 1823.
1804.	23 janvier.	»	Louis Hausdorf.
1810.	5 septembre.	»	Frédéric-Albert de Manuel, de Berne, fixé au Canada où il épousa Miss Flemming.
1810.	6 septembre.	»	Charles-Louis de Stürler, de Berne; mort à Gumlingen en 1850.
1811.	5 mars.	»	Charles Thormann, de Berne.
1811.	28 mars.	»	Frédéric de Fischer, de Berne.
1811.	28 août.	»	Rod. de Steiger, de Munsingen, détaché à l'armée de Portugal où il fit une brillante carrière; général de brigade; colonel fédéral en 1828; mort en 1857.
1811.	29 août.	»	Rod. de Bersy, fils du capitaine.
1812.	21 mai.	»	S. de la Pierre, du Valais.
1812.	14 juin.	»	Victor de May, de Berne; mort au Canada le 10 mai 1814.
1812.	30 décembre.	»	François Rigaud, de Genève.
1812.	31 décembre.	»	Joseph Pelican, de Hesse-Darmstadt.
1813.	21 octobre.	»	Edouard Pillichody, frère du précédent.
1814.	22 février.	»	Rod. de Watteville, frère du colonel.
1814.	23 février.	»	Charles-Frédéric de May, fixé au Canada où il est mort en 1857.
1814.	24 février.	»	Ferdinand Hecken, fils du capitaine.
1812.	8 octob.e.	<i>Enseignes.</i>	Auguste de Loriol, de Vaud.
1813.	5 août.	»	Albert de Bondeli, Directeur de police en 1829; journaliste; mort à Berne en 1844.
1814.	13 janvier.	»	Frédéric de Watteville, de Loins; capitaine au service de Hollande; major au 4 <sup>e</sup> régiment à Naples; démissionnaire en 1847; mort à Berne en 1887.
1814.	25 janvier.	»	Constantin Fischer, des Grisons; mourut comme colon suisse au Brésil.
1814.	26 janvier.	»	Paul Fischer, des Grisons, fixé en 1816 à Lausanne.